

Regards sur la « durhamisation » des bovins au XIX^{ème} siècle. Des leçons pour aujourd'hui ?

B. DENIS

Président de la Société d'Ethnozootechnie, Professeur à l'Ecole vétérinaire de Nantes. BP 40706, 44307 NANTES Cedex 03.

RESUME - Au début du XIX^{ème} siècle, en France, l'idée prévalait que le facteur limitant au développement des productions agricoles était la qualité du « matériel », végétal ou animal. C'est en Angleterre surtout que l'on est allé chercher des animaux améliorés, afin de les croiser avec nos races françaises.

Chez les bovins, ce fut le « Shorthorn improved » ou Durham que l'Etat chercha à imposer. La « Durhamisation » de notre cheptel dura une bonne trentaine d'années puis fut abandonnée car cette race était trop exigeante en nourriture pour les éleveurs français et détériorait l'aptitude au travail et les qualités laitières des races maternelles. Elle donna à nos éleveurs le goût du beau bétail et l'envie de faire aussi bien avec leur propre cheptel.

Les principales sources d'étude du Durham en France sont présentées et analysées.

D'abord le volumineux rapport de Lefebvre St^e Marie, l'un des responsables de son introduction, qui ne voyait que des avantages en cette race en 1849. Ensuite, le Journal d'Agriculture pratique, qui fut le support d'une âpre polémique entre partisans et adversaires de la Durhamisation, avant de se convertir à la race et de continuer à la défendre alors que son étoile palissait.

Enfin, les traités de zootechnie révèlent que certains de leurs auteurs sont réservés, d'autres enthousiastes, au moins au début car il y a eu des revirements spectaculaires. L'analyse socio-politique d'un historien d'aujourd'hui complète d'ensemble.

La Durhamisation tient une place importante dans l'histoire de notre élevage bovin car elle fut le premier épisode de son amélioration génétique. Elle suggère encore quelques réflexions et questions au zootechnicien d'aujourd'hui.

Considerations on cattle « durhamisation » in the XIXth century. Lessons for today ?

B. DENIS

Président de la Société d'Ethnozootechnie, Professeur à l'Ecole vétérinaire de Nantes. BP 40706, 44307 NANTES Cedex 03.

SUMMARY - At the beginning of the XIXth century, the quality of animals was considered in France as more important than feeding and environment, to increase productions. At that time, english agriculture was in advance, renowned and livestock was improved, because of Bakewell's and disciple's work.

The french government tried to impose the « Shorthorn improved » or « Durham » breed to cross it with local cattle. The « Durhamisation » lasted about 30 years and was then forsaken, because this breed was too hard to feed correctly, and impaired working abilities and dairy qualities of indigenous cattle. But french breeders had discovered the model of « beautiful cattle » and tried later to do so good with their own breeds.

The most important writings on Durham in France are presented and analysed. They allow to identify the enthusiasts, like Lefebvre St^e Marie, who were convinced that this breed had only qualities, and the opponents, who claimed in favour of the selection of local breeds. Some zootechnicians, like Sanson, changed radically their opinions, being first laudatory and then very critical. The socio-political view of a present historian completes our analysis.

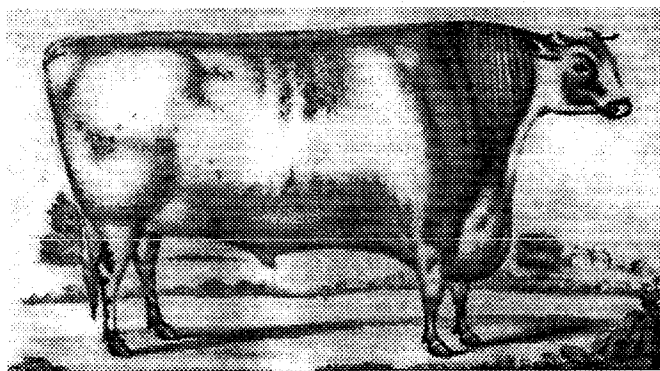
Durhamisation was important in the history of french cattle breeding because it was the first attempt of improving genetically it. It still suggests to-day some considerations and questions.

L'époque n'est pas si lointaine où les croisements qui furent réalisés, au XIX^{ème} siècle entre notre cheptel bovin et le « Durham » venu d'Angleterre constituaient un temps fort de l'enseignement de la zootechnie. Au fur et à mesure que cette discipline éclatait en plusieurs spécialités, privilégiait son côté scientifique et technique et prenait ses distances par rapport à la « culture générale de l'animal domestique », les aspects historiques de l'élevage ont à peu près disparu des formations initiales. Il s'ensuit que, par exemple, le mot « Durham » ne dit plus forcément grand'chose aux nouvelles générations de zootechniciens.

Revenir sur le Durham à l'occasion d'une rétrospective de l'élevage est justifié : son implantation en France et sa large utilisation en croisement marquèrent le début de l'amélioration génétique de notre cheptel bovin et généra une réflexion sur celle-ci.

Notre propos aurait pu être de refaire une synthèse détaillée de l'histoire du Durham, en Angleterre et en France, dont n'auraient pas été exclus des animaux au nom célèbre : Durham Ox, Duchess, Hubback, Favourite, Comet (celui-là même dont le pedigree fournit pendant longtemps un bon support pour apprendre à calculer un coefficient de consanguinité) etc... Nous avons préféré opérer de manière un peu différente.

Nous rappellerons d'abord, rapidement, quel était le contexte de l'époque, puis la chronologie des faits. Ensuite, nous nous pencherons sur les principales sources écrites à partir desquelles tous ceux qui ont publié sur le Durham ont travaillé, en les envisageant en tant que telles : nous tenterons, soit de les résumer, soit de faire ressortir les opinions et tendances qui s'y expriment. La plupart des sources envisagées sont contemporaines de la Durhamisation : ce sont donc les acteurs et les témoins dont nous analyserons le « regard ». Une exception sera faite pour l'approche d'un historien actuel. Enfin, nous reviendrons sur les « leçons » de la Durhamisation, telles qu'elles ont été tirées, avec un certain recul, par des zootechniciens et nous nous demanderons de quoi il y a lieu de tenir compte, au moins partiellement, encore aujourd'hui.



Le célèbre taureau Comet

(Gravure anglaise, extraite de « A supplement to the general Short-horned Herd-Book », 1829).

« La poitrine descend si bas qu'elle fait souvent obstacle aux taureaux pour la monte, lorsque la croupe des vaches est trop élevée » (LEFEBVRE S^{te} MARIE).

LE CONTEXTE DE L'ÉPOQUE

L'idée selon laquelle le facteur limitant du développement des productions était la qualité insuffisante du « matériel » animal et végétal, prévalait à la fin du XVIII^{ème} siècle et pendant la première moitié du XIX^{ème}. Même s'il est impossible d'admettre que les éleveurs n'aient pas établi de relation entre la qualité de l'alimentation et la production laitière de leurs vaches, il faut bien reconnaître que des expériences visant à démontrer l'existence d'une liaison entre les deux furent conduites en 1853 et 1855 (4). De même, l'importance attachée au système des écussons mammaires de Guénon montre que les éleveurs estimaient plus important d'avoir une vache bien écussonnée que de la bien nourrir (4). Dans le secteur végétal, « les agronomes du XIX^{ème} siècle ont rêvé de recommencer ce que les hommes du XVI^{ème} avaient réalisé sans le faire exprès : introduire des plantes nouvelles dont les apti-

tudes, les rendements et les qualités ont révolutionné l'agriculture » (2).

Parmi les physiocrates français de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, s'étaient fait jour des tentatives de modernisation de l'agriculture, sur le modèle anglais ; le Directoire se préoccupa également d'agriculture et d'élevage grâce au Ministre François de Neufchâteau et, bien entendu, le premier Empire ne s'en désintéressa pas mais les progrès resteront très limités pendant ces périodes tourmentées alors que les besoins de la population et de l'armée augmentaient (13).

La Noblesse exilée en Angleterre a eu tout le loisir de constater sur place l'écart entre l'agriculture anglaise et celle de notre pays. Outre le bien compréhensible rejet psychologique de tout ce qui s'était fait en France pendant la Révolution et l'Empire, rien d'étonnant à ce qu'elle soit revenue avec l'idée que, pour progresser en agriculture et élevage, il était indispensable d'appliquer les méthodes anglaises et d'importer les meilleures races de ce pays.

Telle est l'origine de la « vague des croisements » avec les races anglaises, auxquelles aucune espèce n'échappa au XIX^{ème} siècle. Elle commença par le Pur-sang anglais, avec lequel on voulut améliorer absolument tous nos types de chevaux, y compris les chevaux agricoles et les postiers. Les bovins et les moutons devaient suivre.

Rappelons sommairement les faits concernant le Durham.

LE RÉSUMÉ DES FAITS

Nous nous limiterons à restituer, en gros, ce que transmettaient, à propos du Durham, les zootechniciens de formation traditionnelle dans leur enseignement. Sauf mention particulière, les données sont empruntées à Théret (9) (17).

La zootechnie moderne est née en Angleterre au XVII^{ème} siècle, grâce notamment à Bakewell, dont le « système » a été récemment analysé par Vissac (18). L'idée d'engraisser des animaux spécialement pour la boucherie, afin de satisfaire la demande croissante des citadins, était nouvelle. La race bovine « Shorthorn improved » (Courte-Corne améliorée) ou Durham, créée par les frères Colling, précoce et s'engraissant très facilement, rendait possible un abattage avant quatre ans alors qu'en France les bœufs avaient 7-8 ans et plus lorsqu'ils terminaient leur carrière d'animaux de travail et partaient en boucherie. Paradoxalement peut-être, la race était censée conserver des aptitudes laitières satisfaisantes, avec d'importantes différences entre animaux : il sera en tout cas possible de créer un Durham laitier, dont dérivera directement, à la fin du XIX^{ème} siècle, la race Armoricaïne.

En 1825, Brière d'Asy introduisit un taureau et six vaches dans la Nièvre, qui feront sensation par leur conformation et leur aptitude à l'engraissement précoce. Parallèlement, Auguste Yvart, professeur à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, puis Inspecteur des Ecoles royales vétérinaires et des Bergeries royales, et Lefebvre S^{te} Marie, Inspecteur général de l'Agriculture et éleveur en Mayenne, parvenaient à convaincre le gouvernement d'introduire officiellement du Durham en France. Le but était d'augmenter la production de la viande et d'en baisser les prix, en se fondant sur une plus grande précocité des animaux.

Les premières introductions d'animaux se firent à Alfort puis, rapidement, un noyau d'élevage se constitua dans le domaine dépendant du Haras du Pin. L'objectif était avant tout de vendre des taureaux aux éleveurs, à des fins de croisement. Il est probable que le nombre d'animaux achetés au total en Angleterre pendant toute la période de la Durhamisation, demeura limité (moins de 300 ?), des vacheries nationales s'étant chargées d'une multiplication en race pure. Elles furent au nombre de 13 mais, seules, Le Pin (Orne) et Corbon (Calvados) eurent une réelle importance.

Les concours, inaugurés à Poissy en 1844 pour les animaux de boucherie, à Versailles en 1850 pour les reproducteurs, contribuèrent largement à la grande réputation du Durham dans notre pays. Les Durham purs ou les croisés Durham remportaient toujours les premiers prix. Il fallut, en 1851, modifier les règlements pour donner leur chance aux races autochtones.

Au milieu du siècle, les croisements furent nombreux et rares sont les races qui n'ont pas été concernées. Toutefois, l'en-

thousiasme, les résultats positifs obtenus dans de bons élevages, l'argumentation officielle très favorable cédèrent peu à peu le pas à la réalité à grande échelle : les métis n'avaient pas la rusticité des races maternelles, leur inaptitude au travail était évidente, leur production laitière était parfois réduite, spécialement en Normandie et ils étaient finalement jugés trop gras, ce qui ne correspondait pas au goût français. Suivant les régions et les races, des échecs furent enregistrés. Une polémique s'engagea alors entre les partisans et les adversaires du Durham, tandis qu'officiellement, le maximum continuait d'être fait pour soutenir les croisements avec ce « sang améliorateur ». C'est surtout en races Normande et Charolaise que la polémique fut vive.

Apparaissait cette évidence que les progrès zootechniques sont liés aux progrès de l'agriculture et qu'il est inutile d'introduire une race améliorée dans les régions dont les capacités fourragères demeurent limitées. Le « matériel animal » ne pouvait plus être considéré comme le facteur limitant au développement des productions.

L'étoile du Durham finit par pâlir, malgré la persévérance d'éleveurs convaincus. En 1869, il existait encore 305 étables de Durhams purs réparties sur 40 départements. En 1906, on tombait à 152 élevages dans 20 départements, le Finistère en comptant à lui seul 86 (contre 3 en 1869) : il s'y déroulait alors l'histoire « un peu particulière de la création de l'Armoricaine avec le Durham laitier. Mis à part le Finistère, les fortes concentrations se rencontraient en Mayenne, Maine et Loire, Ille et Vilaine et Sarthe. C'est là que naîtra la race Maine-Anjou (ou Durham x Mancelle), seul témoin actuel de l'importance de la Durhamisation dans l'ouest.

La race Durham pure s'éteindra lentement, sans bruit. A la veille de la seconde guerre mondiale, elle figurait encore sur la liste des races pouvant participer au Concours général agricole, sans que pour autant des animaux soient toujours présentés.

Parmi les sources écrites qui vont nous permettre maintenant de détailler certains faits, figure l'incontournable rapport de Lefebvre St^e Marie, l'un des responsables directs de l'introduction du Durham en France.

LE RAPPORT DE LEFEBVRE St^e MARIE (1849)

Cunin-Gridaine, ministre de l'Agriculture qui avait ordonné les importations à partir de 1836, demanda 10 ans plus tard, à Lefebvre St^e Marie, un rapport sur la race Durham en Angleterre et sur les résultats obtenus en France. Nous présentons ici, l'infrastructure de ce volumineux rapport de 352 pages (incluant de nombreux tableaux et des annexes) et tentons de le résumer.

1. HISTOIRE DE LA RACE EN ANGLETERRE

Elle sera juste évoquée. Originaires de la vallée de la Tees, qui sépare les comtés d'York et de Durham, l'ancienne race Shorthorn (ou Teeswater, ou Durham) était réputée pour son poids élevé, sa production laitière et sa conformation mais elle était exigeante en nourriture et tardive.

L'éventualité de son origine hollandaise est parfois avancée, mais il est plus probable que quelques croisements seulement aient eu lieu.

Avant les frères Colling, les « premiers améliorateurs » parvinrent à lui donner de la précocité tout en lui gardant ses qualités : des animaux de 3 ans auraient déjà atteint des poids de 550 à 600 kg de carcasse et 100 kg de suif !

Les frères Colling, spécialement Charles, durent leur succès, de 1770 à 1810, à l'utilisation du taureau Hubback, à leur sens de l'élevage et à l'application probable des méthodes de Bakewell, notamment la consanguinité. Leur objectif de sélection fut la conformation la plus favorable à l'engraissement et un développement précoce. L'ancienne race subit une réduction de taille, un affinement des extrémités et acquit une conformation extraordinaire, en parallélipipède, accentuée par l'accumulation d'une quantité importante de graisse sous-cutanée.

La nouvelle race, « Shorthorn improved », ne commença réellement son expansion qu'après la vente du troupeau de Charles

Colling, en 1810. Ses qualités peuvent se résumer comme suit :

- une aptitude extraordinaire à l'engraissement,
- une grande précocité, qui permet de livrer les animaux à la boucherie, souvent avant trois ans, toujours à l'âge de quatre ans ;

- une abondance de lait, suffisante chez un grand nombre de sujets pour alimenter une spéculation de laiterie ».

Le Durham apparaît comme la seule race dotée de la triple aptitude et peut donc, en croisement :

- communiquer aux races purement laitières l'aptitude à l'engraissement et la précocité, sans toucher à leurs qualités laitières,

- donner aux races tardives, aptes à l'engraissement, la précocité et une meilleure valeur laitière, sans détruire leur propension à l'embonpoint, ni même l'aptitude au travail.

Le Durham est une sorte de « Pur-sang », destiné à améliorer les autres races par le croisement. Les effectifs n'ont donc pas besoin d'être nombreux d'autant plus que ses besoins alimentaires, spécialement, dans le jeune âge, impliquent qu'ils soient entretenus chez des éleveurs d'élite.

Lefebvre St^e Marie, après avoir parfaitement ciblé, en l'idéalisant, l'utilisation du Durham, ajoute que les Anglais sont très fiers de « leur race ».

2. HISTORIQUE DE L'IMPORTATION DES ANIMAUX DE DURHAM EN FRANCE, DE LA FONDATION DES VACHERIES, ET DES EXPÉRIENCES ENTREPRISES SUR LA RACE PURE DE DURHAM, DEPUIS 1837 JUSQU'EN 1848

La chronologie des importations, le nombre d'animaux achetés (193 au total à la date de 1846), leur implantation sont envisagés de manière détaillée.

Les ventes publiques ont porté sur 171 taureaux, dont 81 venaient d'être importés, issus de troupeaux d'élite, tandis que les autres étaient nés en France. 49 mâles ont été achetés par des particuliers et 122, par des départements, sociétés d'agriculture ou comices.

Lefebvre St^e Marie fait état des observations réalisées en France sur la production de la viande et la production laitière, qui s'avèrent conformes aux données anglaises et aux espoirs des acheteurs, puis souligne de sérieuses difficultés de reproduction, « liées à l'embonpoint ». Celles-ci s'étaient avérées dissuasives à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, où l'absence de pâturages imposait la stabulation permanente.

3. HISTORIQUE DES CROISEMENTS OPÉRÉS AVEC LA RACE DE DURHAM SUR DIVERSES RACES FRANÇAISES ET DES PRODUITS DE CES CROISEMENTS

On trouve tout d'abord rapportées les données obtenues sur 87 mâles Durham purs adjugés aux ventes publiques, 71 mâles métis de l'Orne et de la Manche, 130 femelles métisses, et le classement comparatif des animaux purs ou métis Durham au Concours de Poissy 1845, 46, 47, pour le rendement en viande, le rendement en suif, la qualité de la viande, du suif et du cuir, ainsi que la quantité de déchets.

Ensuite, Lefebvre St^e Marie procède à une intéressante synthèse de l'expérience acquise en France sur le Durham.

Les animaux sont précoces, aptes à l'engraissement à tout âge et remarquablement conformés pour ce but.

Les taureaux ne posent pas de problèmes d'élevage ni de fécondité.

Castres jeunes, les bœufs se développent en fonction de l'alimentation qu'ils reçoivent. Bien nourris dès l'enfance, ils développent viande et graisse en même temps et peuvent être abattus quand on le veut. Mal nourris, ils sont plus tardifs et peuvent travailler. A nourriture égale, ils profitent mieux que les bœufs d'autres races.

Les femelles peuvent être saillies dès 18 mois mais connaissent beaucoup de problèmes de fertilité, même si elles ont été rationnées : les 2/3 ne retiennent qu'à 20-24 mois et les autres à 27-30 mois et plus.

Elles possèdent toutes des qualités laitières mais pas au même degré. Il existe en fait trois catégories de vaches :

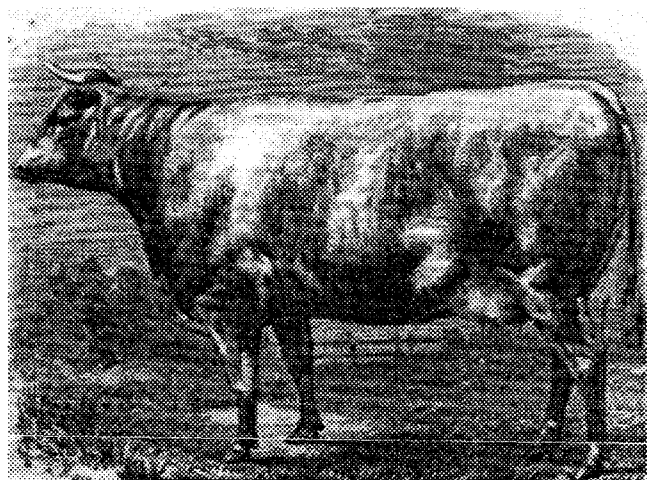
- certaines rappellent le type primitif. Elles sont très laitières, maigres pendant la lactation et prennent de l'embonpoint après mais leur conformation est moins flatteuse et elles plaisent moins ;

- d'autres ont un état d'embonpoint à peu près constant et donnent 14-17 litres. Elles possèdent la double aptitude et plaisent à tout le monde ;

- d'autres enfin ont un fort embonpoint et sont incapables de maigrir. Elles ont perdu les qualités laitières (elles produisent au maximum 6 à 10 litres) mais sont admirées par tous ceux qui les voient.

Les difficultés de conception et la fréquence des avortements sont les inconvénients majeurs de la race. Il faut néanmoins, selon Lefebvre S^{te} Marie redoubler d'efforts pour la multiplier et en répandre les reproducteurs, au vu des résultats acquis, car les taureaux Durham transmettent les qualités de la race mais rarement ses défauts ! Même les qualités laitières n'ont, la plupart du temps, pas été altérées chez la Flamande et la Bretonne, et elles se sont améliorées chez la Charolaise et la Mancelle. Pour le travail, les pronostics défavorables ont été démentis (Lefebvre S^{te} Marie précise toutefois que les données qui lui permettent de l'affirmer sont peu nombreuses). Le rendement en viande a augmenté en Normand, Manceau, Breton, Flamand, et n'a pas bougé en Charolais. La qualité de la viande elle-même ne s'est jamais amoindrie, bien au contraire.

Au total, « les faits autorisent donc à dire que la race de Durham est une race essentiellement propre à améliorer les autres races ».



Vache Durham, qui pourrait correspondre au type mixte lait-viande évoqué par Lefebvre S^{te} Marie.

(Extrait de Moll L. et Gayot E., *Encyclopédie pratique de l'agriculteur*, T6, Firmin Didot, Paris, 1861)

4. EXAMEN DES ARGUMENTS CONTRAIRES AU DURHAM EN CROISEMENT

En dépit des remarquables qualités dont il vient de faire l'apologie, Lefebvre S^{te} Marie nous apprend qu'il y a des détracteurs du Durham. Leurs reproches sont les suivants : il n'est pas sérieux de vouloir introduire des races précoces dans les régions où les bœufs travaillent car, faute de pouvoir utiliser les premières pour cette fonction, les agriculteurs devraient alors passer au cheval. Le remplacement des bœufs de travail par des chevaux réduirait la production de viande : or, ce sont 98 % de nos zones d'élevage bovin qui sont concernées ! Par ailleurs, il y a incompatibilité entre précocité d'engraissement et production laitière puisque les vaches Durham « prennent la graisse avant l'âge où se développe complètement la sécrétion du lait ». Enfin, la viande des animaux précoces a sans doute — les anglais eux-mêmes le laissent penser — une valeur alimentaire inférieure à celle d'animaux adultes habitués au travail. Les défenseurs de Durham prétendent eux, qu'il n'est en réalité pas possible d'engraisser de façon satisfaisante des bœufs qui ont travaillé car la conformation et le tempérament qu'ils doivent posséder diffèrent de ce que l'on recherche chez les bœufs d'engrais (« Le plus rude au travail est celui qui brille le

moins à la foire » !). Constatant que, souvent, les éleveurs font travailler les bœufs trop tôt et tendent à les abattre plus jeunes que d'habitude, ils conseillent d'entretenir un petit nombre de bœufs de travail spécialisés, achetés au plus tôt à quatre ans, et qui seront gardés le plus longtemps possible, sans souci de qualités d'engraissement : trois vieux bœufs de travail consommeront moins en labourant que six élèves, et six élèves au repos feront plus de viande avec moins de fourrage ! Suivent des arguments sur les qualités laitières du Durham qui, sans égaler les meilleurs pour cette production, sont supérieures à celles de beaucoup de races.

Lefebvre S^{te} Marie reprend alors le raisonnement à son compte et résume les discussions comme suit. Les races entretenues sur un sol pauvre sont obligatoirement tardives et il était normal que les éleveurs aient le réflexe de les utiliser pour le travail pendant leur croissance, afin d'amortir les frais de leur entretien. A partir du moment où les progrès agronomiques sont là, l'intérêt des races précoces est évident, relativement à la rotation des capitaux. Objecter que la production laitière et l'aptitude au travail vont s'altérer sous l'effet du croisement ne résiste pas à l'analyse des faits. La nécessité de cultiver « quelques hectares de racines » pour nourrir correctement les croisés Durham en hiver est exacte mais là est le progrès. Refuser de passer au cheval pour des raisons économiques ne tient pas. Enfin, la viande jeune a, bien évidemment, autant de propriétés toniques que la viande adulte.

Une allusion est ensuite faite à l'alternative sélection/croisement, qui suscitera beaucoup de discussions au XIX^{ème} siècle (5). Lefebvre S^{te} Marie rappelle que dans les deux cas, le progrès agronomique est un préalable, se déclare « partisan absolu » du croisement, sauf dans les contrées où l'agriculture ne pourra progresser que lentement, à la condition de savoir l'arrêter dans le temps (donc, de ne pas aller jusqu'à l'absorption) et de tenir compte des habitudes des agriculteurs, en respectant la couleur de robe, le cornage et le format auxquels ils sont habitués.

Lefebvre S^{te} Marie termine par un plaidoyer en faveur de l'action de l'Etat. Notamment, les « exhibitions » de Poissy ont eu des effets heureux : le Durham et ses métis ont au moins fait comprendre aux éleveurs français la bonne conformation, qu'ils veulent maintenant copier.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans sa conclusion, Lefebvre S^{te} Marie fait ressortir les points suivants :

- si l'on veut produire de la viande à bon marché, il est nécessaire de recourir à des animaux aptes à s'engraisser précocement ;
- développer ces aptitudes en nos races par sélection demandera beaucoup de temps ;
- recourir au croisement avec le Durham, là où il est possible de nourrir abondamment les jeunes animaux, est un moyen bien plus sûr et efficace ;
- acclimater et élever le Durham en France est donc du plus grand intérêt mais, comme il n'est destiné qu'à fournir des mâles pour le croisement (avec celles de nos races qui offrent quelque analogie), c'est à l'Etat de consentir les sacrifices nécessaires à sa multiplication en race pure.

Le rapport de Lefebvre S^{te} Marie est un document essentiel relatif au Durham en France. Il restitue les données techniques disponibles alors et la teneur de la polémique déjà largement engagée. Toutefois, il minimise largement les critiques et fait un peu passer l'idée selon laquelle le Durham est parfait et constitue la seule voie possible de progrès.

Envisageons maintenant, beaucoup plus rapidement, d'autres sources d'étude de la « Durhamisation ».

AUTRES SOURCES D'ÉTUDE DU DURHAM EN FRANCE

Nous nous intéresserons au *Journal d'Agriculture pratique*, aux écrits de quelques « grands » zootechniciens, et, enfin, nous évoquerons l'œuvre d'un « Durhamiste » resté convaincu jusqu'au bout : Grollier.

LE JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE

Le *Journal d'Agriculture pratique*, créé en 1837 pour relayer la Maison Rustique du XIX^{ème} siècle, est la plus importante source écrite pour l'étude de l'agriculture de cette époque.

Nous avons consulté surtout la tête de collection (1837-1857) (4) nous contentant, de 1858 à 1881, d'un coup d'œil sur les sommaires.

Manifestement, pendant les 20 premières années de ce journal, la polémique à propos des croisements avec les races anglaises est un thème récurrent. Au début, le Journal est très réservé, développant même un plaidoyer en faveur des races françaises : l'initiative de l'Etat n'a donc pas été saluée avec enthousiasme par les journalistes agricoles (souvent, eux-mêmes éleveurs). La polémique fut l'occasion de discussions de fond sur les thèmes évoqués au chapitre précédent : aptitude des races précoces au travail, avenir de la traction bovine, rentabilité d'une activité d'engraissement exclusive (ce qui était nouveau en France), rapports entre production laitière, engraissement et travail etc..

Au fur et à mesure de l'avancement de la polémique, on voit se mettre en place trois faits et idée :

- les incontestables progrès de la « Durhamisation », servis par l'opiniâtreté de l'administration qui, notamment, édictera des règlements de concours très favorables à la race anglaise ;
- l'idée que le Durham ne convient peut-être pas partout et, notamment, que dans les zones de montagne, il pourrait y avoir intérêt, à promouvoir les races régionales ;
- l'idée aussi d'aller très progressivement dans la mise à la disposition d'animaux anglais pour les éleveurs français.

Dans les années 1850, le *Journal d'Agriculture pratique*, tout en continuant de publier diverses opinions, se prononce nettement en faveur du Durham. Témoin cette phrase de son directeur, Barral, commentant le nouveau frontispice de la revue en 1854 : « Le bétail dans ses formes les plus utiles à l'industrie agricole avec beaucoup de viande et de graisse, et, pour ainsi dire, point d'os : le taureau Durham, le bélier Southdown, le cochon d'Essex, les volailles de Cochinchine, montrent la voie dans laquelle les éleveurs doivent s'engager, en s'attachant à nourrir fortement, de manière à produire beaucoup d'engrais, et en recourant aux racines comme bases d'une bonne alimentation ».

Le simple examen des sommaires paraît indiquer que la polémique a presque cessé à partir de 1860. Il est fait régulièrement état de ventes aux enchères de reproducteurs Durham, de la situation et du mode d'élevage de cette race à l'étranger, des résultats de concours : notons une évocation, en 1874, du déclassement des génisses que l'embonpoint rend stérile et, en 1879, de l'engraissement exagéré des animaux, ce qui semblerait indiquer que la graisse n'est plus un objectif en soi. On ne peut toutefois pas dire, au vu des sommaires, que l'opinion est en train de s'inverser : de même qu'il se sera converti au Durham avec un certain temps de latence, le *Journal d'Agriculture pratique* attendra avant de suivre la réorientation déjà amorcée sur le terrain et chez certains zootechniciens. L'attente sera longue car, à partir de 1882, la parole sera souvent donnée à Grollier, qui fit partie, envers et contre tous, des « Durhamistes convaincus » (voir plus loin).

POINTS DE VUE DE ZOOTECHNICIENS

Nous nous intéresserons surtout aux auteurs des grands traités de zootechnie. Au plan technique, nous nous limiterons à ce qui peut apparaître comme nouveau ou complémentaire par rapport à ce que nous avons vu jusqu'à présent, faisant surtout ressortir l'esprit général des écrits.

Grognier (édition consultée : 1841, sans doute non modifiée par rapport aux précédentes pour ce qui nous intéresse ici), nous apprend qu'en Angleterre, où les bêtes bovines sont peu utilisées pour le travail, on veut d'un côté élever de bonnes laitières, d'autre part produire des bœufs de boucherie qui, « à une corpulence colossale, joignent une grande aptitude à l'engraissement, caractérisés par une petite tête, une encolure mince, le dos horizontal etc... Il est des veaux de ces races qui, à quatre mois, pèsent plus de quatre cents livres et des bœufs gras qui pèsent plus de trois mille ». Il précise que les plus

réputés sont les bœufs de Suffolk et du Herefordshire mais que, sous le double rapport du lait et de la chair, celle de Durham est la plus intéressante. Il confirme donc bien que la Durham est la race idéale, pouvant produire 30 litres et plus pendant une grande partie de l'année (!) mais ajoute que les éleveurs envoient volontiers les vaches en boucherie à l'issue de leur première lactation. Pour Grognier, l'intérêt que portent les Anglais à la précocité et à l'aptitude à acquérir une « énorme quantité de graisse » s'explique par l'« immense » consommation de viande de boucherie qui se fait en ce pays. Il ne fait aucune allusion à l'intérêt du Durham pour la France.

Magne, en 1845, estime qu'on peut se livrer à quelques croisements avec le Durham mais qu'il faut en proscrire l'élevage en race pure, compte tenu de ses exigences alimentaires. En 1857, ses propos, tout en étant plus diversifiés, vont dans le même sens. Il se focalise manifestement sur l'élevage en race pure, cherchant à en dissuader les éleveurs : « Molle, à jarrets faibles, elle (la vache) travaille mal et ne peut pas même aller chercher sa nourriture dans les pâturages éloignés de la vacherie ou escarpés et peu fertiles ; enfin, elle est très exigeante et n'acquiert toute sa perfection que lorsque les veaux sont nourris avec du bon lait et qu'ils reçoivent des tourteaux et des farineux ». La race ne peut se reproduire avec ses qualités qu'en Normandie et en Anjou, parce que le climat rappelle celui de la région d'origine. Même le croisement gagne à n'être pratiqué que là où le climat est doux, les fourrages abondants et où c'est le cheval qui travaille. Alors, « elle peut... produire dans nos races le tempérament mou, la propension au repos, d'où résulte le bon emploi de la nourriture consommée ». Les propos de Magne apparaissent, au total, pondérés et prudents.

Baudement fut un partisan affirmé du Durham, comme l'indiquent d'autres auteurs, notamment Sanson (16) mais nous ne connaissons pas ses écrits, s'ils existent, sur cette race. Par contre, l'idée de spécialisation, lui fournit un argument indirect ; compte tenu de l'incompatibilité physiologique qui existe entre le travail, l'engraissement et la production laitière, « la spécialisation des races est la perfection en zootechnie ». Introduire une race améliorée ou recourir au croisement dépend des conditions fourragères et il suffit de regarder ce qui se passe en Angleterre pour le comprendre : il est des régions où « on se livre à la production d'animaux de croisement entre les races du pays et les races parfaites » (1).

De Dampierre (1859) rapporte que le Durham est, en France, le sujet de contestations animées, estime qu'il est souvent mal employé mais qu'il peut faire beaucoup de bien. Le bilan économique de l'engraissement des croisés Durham est très positif, leur chair étant « moins faite, moins serrée, mais de qualité satisfaisante ». La production laitière est amoindrie par la prédisposition à l'engraissement mais demeure acceptable. Quant au travail, De Dampierre conteste absolument que le Durham en soit capable, bien que ses partisans continuent de l'affirmer. Il conseille donc de proscrire cette race là où les bœufs travaillent mais de ne pas hésiter à l'utiliser là où l'on élève pour la boucherie car il est inutile de garder dans les herbages des animaux lents à croître. Il ajoute que les Anglais n'ont pas voulu faire du Durham une race de travail mais de boucherie et qu'il faut « savoir profiter de leurs exemples sans compromettre les intérêts de notre agriculture par un amour irréfléchi du progrès ». On retrouve finalement, chez De Dampierre, des propos mesurés, comme chez Magne.

Moll et Gayot (1860), après une longue étude de la race en Angleterre, où l'on apprend notamment que le commerce des animaux Durham n'est pas très important (c'est, un peu comme pour le Pur-sang anglais, une affaire à part), se focalisent sur l'expérience française, pour n'en retenir que du bien : « ...l'extension toujours croissante de la race de Durham... dans toutes les contrées où elle avait d'abord pénétré, est la preuve la plus solide des avantages qu'elle présente à l'élevage en général ». Le lait ne paraît baisser que si la race maternelle est bonne laitière, l'aptitude au travail ne diminue pas sensiblement chez les métis. « D'autre part, les sujets croisés tendent à porter dans les muscles la graisse qui, chez les Durham, reste à l'état de couches épaisses, entre la chair et la peau ».

L'opportunité du recours au croisement dépend donc des seules potentialités agronomiques de la région. Selon Moll et Gayot, l'introduction du Durham en France a eu d'autres conséquences favorables : l'organisation des concours et l'étude objective des qualités de carcasse. « Honneur donc aux hommes courageux qui ont pris cette initiative, et qui ont poursuivi leur tâche sans s'inquiéter des clameurs dont ils ont été l'objet ».

Dans la première édition de ce qui deviendra plus tard son « Traité de zootechnie », paru en 1867, Sanson s'intéresse très longuement à l'histoire du Durham en Angleterre, le reconnaît comme le meilleur au monde au plan de la précocité et explique que les polémiques sur ses aptitudes laitières sont inutiles puisque les différences, importantes, s'observent entre familles. Il estime que le Durham français, très implanté en Anjou, n'a plus rien à envier au Durham anglais et que les pouvoirs publics n'ont plus besoin de s'en occuper.

En 1884, (3^{ème} édition du Traité) le discours devient très critique :

- « ... ceux qui les élèvent et ceux qui s'y intéressent ne s'en occupent qu'au point de vue des concours... A leurs yeux, le squelette n'est jamais trop réduit, la peau n'est jamais trop molle, l'aptitude à l'obésité jamais trop développée ». Il en résulte fréquemment impuissance chez les mâles et stérilité chez les femelles ;

- beaucoup de mères ont peine à nourrir leur veau (même s'il existe incontestablement des vaches laitières de cette race en diverses contrées) ;

- quant à l'aptitude à la production de la viande, elle pourrait bien être une illusion (!) : le rendement est incontestablement élevé (66 % d'après diverses sources) mais sur 100 kg de viande nette, il n'y en a guère que 60 à consommer, le reste étant représenté par de la graisse. Or, chez les sujets les plus gras d'autres races, la proportion comestible de la viande nette monte à 86 %. De surcroît, la proportion de matière sèche de la viande de Durham ne dépasse pas 30 % ; alors qu'elle peut atteindre 37 % en d'autres races.

Autant dire que Sanson vient de « démolir » le Durham. Il ajoute qu'en Anjou, seule région d'Europe continentale où le bétail est presque exclusivement de cette race, les animaux ont un poids inférieur de 25 % à ce qu'il est outre-Manche, parce que les progrès agronomiques n'ont pas suivi. Il termine en signalant que le nombre d'élevages et d'animaux inscrits ne cesse de se réduire en France, tandis que la race se développe sur le continent américain.

Pourtant, en 1884, il existait encore de farouches partisans du Durham, tel Grollier.

L'ŒUVRE DE GROLLIER

Nous nous contenterons de la situer. Léopold Grollier, éleveur dans le canton de la Flèche, fut un passionné de Durham et convaincu jusqu'au bout de l'intérêt de cette race. Après sa mort, son épouse rassembla, en un ouvrage intitulé « Causeries sur le Durham » et paru en 1897, 141 articles, comptes rendus et reportages que Grollier fit paraître, de 1882 à 1895, dans le *Journal d'Agriculture pratique*.

Au-delà du contenu, qui reste indéfectiblement en faveur du Durham, on est surpris d'une telle abondance, à une époque où, manifestement, le déclin de la « Durhamisation » était plus qu'amorcé. On est surpris également, au travers du nombre de publications, du soutien persévérant du *Journal d'Agriculture pratique*. Pour qu'il en soit ainsi, il fallait bien que subsiste encore à certains niveaux, une tendance forte en faveur du Durham, considéré comme un « instrument » du progrès.

Cette analyse de diverses sources d'étude de la Durhamisation montre clairement que le problème ne fut pas traité de manière objective. On aurait pu s'attendre à ce que les zootechniciens prennent un certain recul par rapport aux polémistes du *Journal d'Agriculture pratique* : il n'en fut rien. Si aucun d'entre eux ne semble avoir exprimé d'opinions défavorables au Durham, certains tinrent des propos nuancés tandis que d'autres se rallièrent à l'enthousiasme de Lefebvre St^e Marie, quitte à changer spectaculairement d'opinion avec le temps. L'écho donné aux écrits de Grollier montre par ailleurs que les vérités « officielles » ont la vie longue...

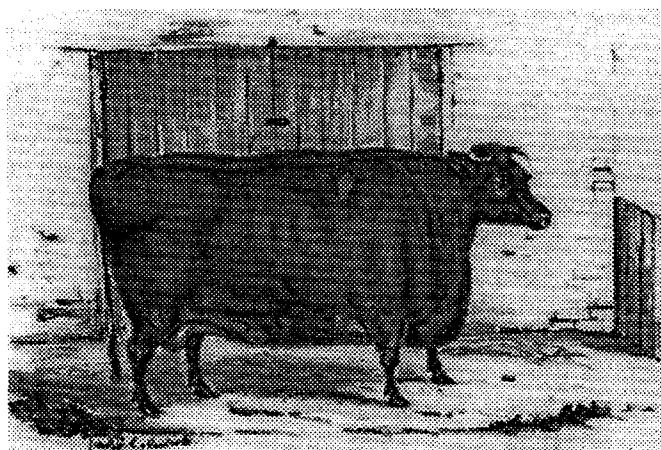
Nous en resterons là pour les sources d'étude de la Durhamisation, les écrits ultérieurs n'étant plus contemporains des événements qui nous intéressent. Il nous paraît toutefois utile de prendre connaissance du regard qu'un historien professionnel porte aujourd'hui sur le Durham.

REGARD D'UN HISTORIEN ACTUEL

Le Durham fournit un bel exemple de ce que peuvent apporter les historiens aux zootechniciens.

Mayaud s'est beaucoup intéressé aux concours d'animaux au XIX^{ème} siècle et, par voie de conséquence, au Durham (12) (13). Si les faits techniques qu'il rapporte sont suffisants et rejoignent dans l'ensemble ceux que restituerait un zootechnicien à partir de la même bibliographie, même si celui-ci serait spontanément plus bavard sur le sujet, l'intérêt est ailleurs. Consultons les titres des chapitres de son article « La « belle vache » dans la France des concours agricoles du XIX^{ème} siècle » : un « parti anglais » pour la promotion du bœuf gras - L'opposition à la graisse - Les bovins républicains. L'idée sous-jacente est que le Durham est la race des notables anglophiles, qui n'avaient que mépris pour les savoir-faire des paysans, accusés de routine, « voire d'imbécillité » et qui ont essayé d'organiser une filière viande fondée sur les races anglaises et leurs croisements sans tenir compte des réalités de la petite exploitation. En plus de son intérêt éventuel, le gras est emblématique, symbole de qualité et de réussite : dans une intervention à Rambouillet, en Octobre 1998, Mayaud a estimé que la valorisation du gras accompagnait la valorisation de la noblesse et de la bourgeoisie, qui affichait volontiers son embonpoint (non publié à notre connaissance au moment où nous écrivons). Ce que nous avons appelé la « polémique » autour du Durham est en fait une véritable résistance, longuement analysée, des couches paysannes à l'égard du modèle des nantis. Le volontarisme de l'état en faveur de la race anglaise finira par devenir aveuglement face à l'ampleur de l'opposition. *In fine*, celle-ci triomphera. « Si l'opulence du bœuf gras atteste la domination de la physiocratie et de l'utilitarisme triomphant aux sommets de l'Etat, la réhabilitation des races indigènes exprime la revanche des provinces contre Poissy. Elle y souligne aussi l'autonomie dans le jugement esthétique d'une paysannerie désormais emportée par l'organisme ambiant : la belle vache se fait indigène tandis que les bonnes d'enfant gardent coiffe et costume local dans le Paris de la Belle Epoque ».

Bien entendu, nous laissons à Mayaud la responsabilité de son analyse socio-politique. Elle reflète un regard différent, complémentaire de celui du zootechnicien.



« Géranium », vache de type hypergras, dessinée à la vacherie du Pin pendant son engraissement, en 1845 (extrait d'un album de planches dont la référence ne nous est pas connue).

Selon LEFEBVRE St^e MARIE, le Durham est apte à prendre de la graisse « jusque sur les articulations inférieures ». De son côté, De DAMPIERRE rapporte le cas extrême d'une vache : « L'épaisseur de sa graisse était estimée à 0,3 m depuis les hanches jusqu'à la queue, 0,25 m sur les reins et 0,22 m sur les épaules » !!

DES LEÇONS POUR AUJOURD'HUI ?

Avant de s'interroger sur ce que peut évoquer pour nous cet épisode de la Durhamisation de notre cheptel bovin, il n'est pas inutile d'envisager le bilan qu'en ont tiré des zootechniciens. Limitons nous à ce qu'écrivait De Lapparent en 1914 (cit. Theret).

« L'introduction et l'élevage de la race Durham pur en France a rendu des services incontestables, non que cet élevage ait pris une très grande extension, mais parce qu'il a servi :

1°) à transformer complètement par le croisement le bétail de plusieurs contrées importantes comme étendue et comme production d'animaux de l'espèce bovine ;

2°) à améliorer certaines races par des infusions de sang faites avec modération et habileté ;

3°) à servir de modèle aux éleveurs de races françaises en les stimulant pour l'obtention des perfectionnements réalisables au point de vue des formes et à celui de la précocité. »

Ces propos résument ce qui fut fréquemment considéré au XX^{ème} siècle comme le bilan de la Durhamisation, avec un accent plus particulier sur le 3^{ème} point : « Il est évident en effet, que, sans la découverte de l'animal amélioré de la part des éleveurs français, grâce au Durham, on n'aurait pas vu naître, dès 1880, les Herd-Books qui se sont donné la mission de reconstituer les races françaises en prenant comme modèle, non pas tant le Durham lui-même, que les méthodes qui avaient contribué à sa création. » (17).

Dans une certaine mesure, ce bilan parle encore au zootechnicien d'aujourd'hui : absorption, introgression, prise en compte d'un modèle d'animal étranger et tentatives de le copier ont animé l'histoire récente de l'élevage bovin, avec la « Holsteinisation ». Mais, dans ce dernier cas, l'absorption a connu une grande ampleur, grâce notamment à l'insémination artificielle et il est peu probable, sauf si l'on devait assister à des bouleversements du contexte économique, que le modèle Holstein soit remis en cause. Cela ne veut pas dire, fort heureusement, que des solutions alternatives ne puissent trouver une niche économique.

La prudence veut toutefois que l'on considère l'avenir comme ouvert : lorsque l'engouement pour le Durham se fut calmé, il n'y a eu aucune difficulté à s'orienter vers les populations locales à titre de substitution. Le Durham nous rappelle que la vérité d'aujourd'hui n'est pas forcément celle de demain et que la conservation d'une diversité génétique suffisante, entre et intra-race, est une nécessité absolue.

Le Durham rappelle aussi un élément qui ne parle plus guère dans les pays développés mais concerne encore de nombreuses régions du monde : l'introduction de races améliorées est une erreur si le progrès agronomique ne l'a pas précédée ou ne peut pas l'accompagner. On sait combien de déboires ont été enregistrés faute de s'être souvenu de cette vérité zootechnique élémentaire.

On peut également, à propos de Durham, s'interroger sur l'impact à long terme d'une politique venue de l'extérieur et à laquelle les agriculteurs n'adhèrent pas vraiment. Certes, aujourd'hui, le jeu des subventions fausse dans une large mesure la donne mais certains événements, dans notre histoire agricole récente, montrent que les réactions contre un modèle dominant tendent à se faire plus nombreuses.

Sans doute pourrait-on trouver d'autres piste de réflexion. A l'évidence, il n'était pas besoin du Durham pour évoquer celles que nous venons d'évoquer : bien d'autres raisonnements y conduisent aussi. Peut-être alors la « Durhamisation », par laquelle notre pays a inauguré l'amélioration génétique de son cheptel bovin, concentrait-elle en elle un certain nombre de vérités élémentaires qu'il convient toujours de se remémorer et méditer.

CONCLUSION

Nous n'avons pas cherché ici à « refaire » l'histoire du Durham en France, même si les éléments qui la composent sont présents, se confirmant, se contredisant et se complétant selon les écrits consultés. En se centrant sur ces derniers, il est aisé de montrer que le dossier de la Durhamisation n'a pas été traité de manière exclusivement objective.

Le croisement des races françaises avec le Durham a sans doute constitué l'événement majeur du XIX^{ème} siècle en zootechnie bovine dans notre pays : il a fait découvrir l'idée d'un bétail élevé spécialement en vue de la production de la viande, il a convaincu les éleveurs que sans amélioration des productions fourragères et de l'alimentation, il n'était pas possible d'entretenir des races améliorées ; il leur a donné le goût du beau bétail et le désir de faire aussi bien avec leurs propres races.

La Durhamisation fournit l'occasion, sur une assez longue période, de mesurer la lenteur avec laquelle les réalités de terrain s'imposent aux vérités officielles et, par conséquent, de comprendre que deux discours différents puissent co-exister pendant longtemps et générer une véritable polémique.

Le bilan de la Durhamisation a été jugé positif par les zootechniciens du XX^{ème} siècle, même si, finalement la race Maine-Anjou en est le seul témoin génétique substantiel aujourd'hui. Il faut dire que, si la connaissance des événements qui l'ont composée est intéressante en soi pour la formation initiale d'un zootechnicien d'aujourd'hui, elle est aussi l'occasion de méditer sur certaines vérités zootechniques fondamentales, au sein desquelles le simple bon sens tient une large place.

1) **Baudement E., 1862.** Les races bovines au Concours universel agricole de Paris en 1856. Etude zootechniques ; Imprimerie impériale, Paris.

2) **Boulaine J., 1992.** Histoire de l'Agronomie en France. Tec et Doc, Lavoisier, Paris.

3) **De Dampierre, 1859.** Races bovines de France, d'Angleterre, de Suisse et de Hollande. Librairie agricole de la Maison rustique, Paris, 2^{ème} édition.

4) **Denis B., 1998.** Les thèmes zootechniques dans le Journal d'Agriculture pratique de 1837 à 1856. In « Traditions agronomiques européennes. Elaboration et transmission depuis l'Antiquité », Editions du CTHS, Paris, 223-237.

5) **Denis B., 1999.** Aperçu sur l'hérédité, vue par les zootechniciens du XIX^{ème} siècle. Ethnozootechnie, n° 63, 27-38.

6) **Grogner L.F., 1841.** Cours de multiplication et de perfectionnement des principaux animaux domestiques. Bouchard-Huzard, Paris, et Ch. Savy jeune, Lyon, 3^{ème} édition.

7) **Grollier L., 1897.** Causeries sur le Durham. Librairie agricole de la Maison rustique, Paris.

8) **Lefebvre-Sté-Marie G., 1849.** De la race courte corne améliorée dite race de Durham. Imprimerie nationale, Paris, 1849.

9) **Letard E. et Théret M., 1957.** 200 ans de révolution dans l'élevage. Chambre d'Agriculture, supplément au n° 125-126, 44 pages.

10) **Magne J.H., 1845.** Traité d'hygiène vétérinaire appliquée. Labé, Paris et Dorier, Lyon.

11) **Magne J.H., 1857.** Hygiène vétérinaire appliquée : étude de nos races d'animaux domestiques et des moyens de les améliorer. Labé, Paris, 2^{ème} édition.

12) **Mayaud J.L., 1991.** 150 ans d'excellence agricole en France. Histoire du Concours général agricole. Belfond, Paris.

13) **Mayaud J.L., 1997.** La « belle vache » dans la France des concours agricoles du XIX^{ème} siècle. Cahiers d'Histoire, NS « L'animal domestique XVI^e-XX^e siècle », 42 (3-4), 521-541.

14) **Moll L. et Gayot E., 1860.** La connaissance générale du bœuf. Firmin Didot Frères, Paris.

15) **Sanson A., 1867.** Applications de la zootechnie : bœuf, mouton, chèvre, porc. Librairie agricole de la Maison rustique, Paris.

16) **Sanson A., 1884.** Traité de zootechnie, T4 : Zoologie et zootechnie spéciales, bovidés taurins et bubalins. Librairie agricole de la Maison rustique, Paris, 3^{ème} édition.

17) **Théret M., 1983.** L'introduction des races britanniques dans le cheptel bovin français et ses conséquences. Ethnozootechnie, n° 32, 159-173.

18) **Vissac B., 1999.** R. BAKEWELL (1725-1795), pionnier de l'élevage moderne ? Ethnozootechnie, n° 63, 3-14.